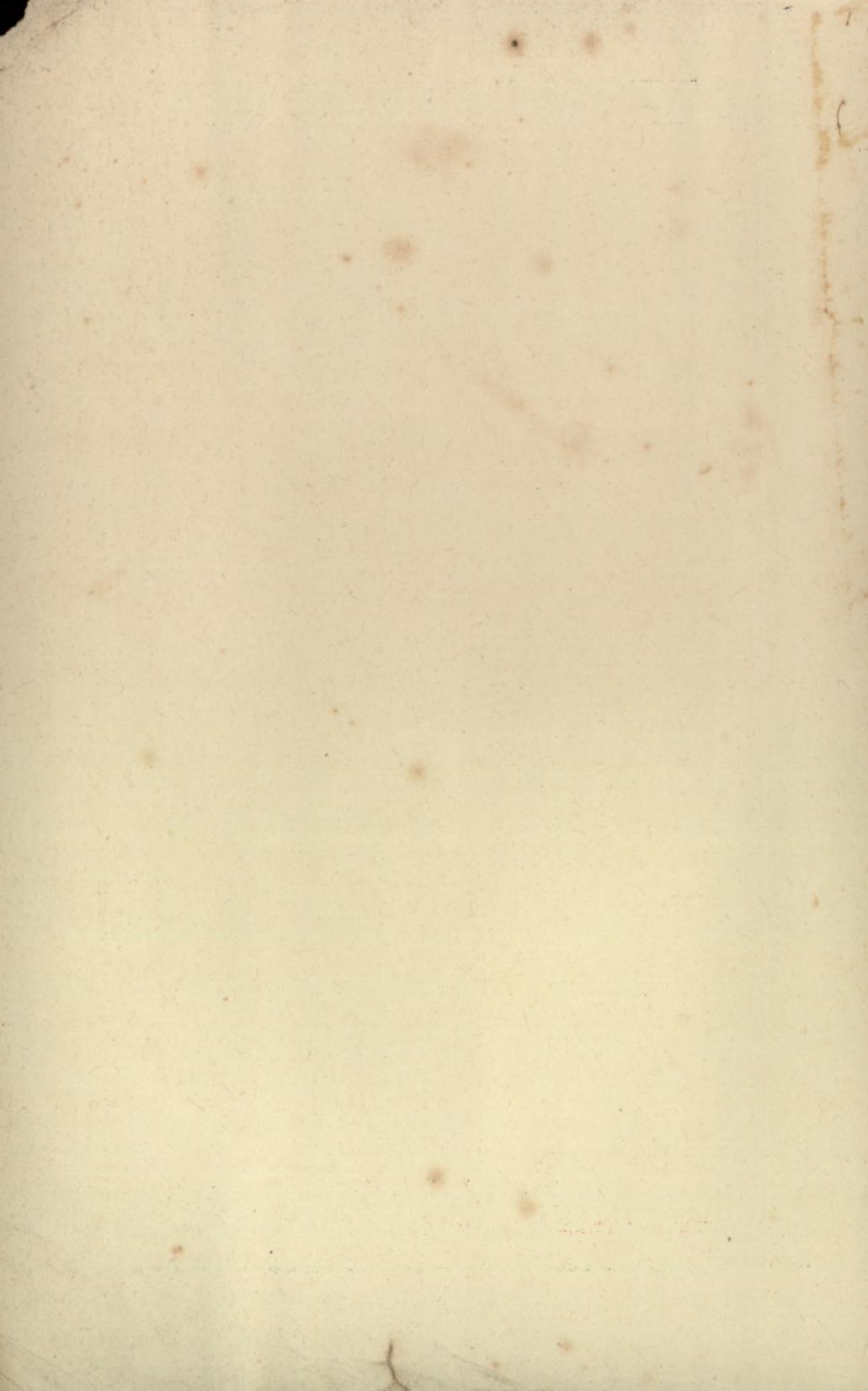


PAUL D'ESTOURNELLES

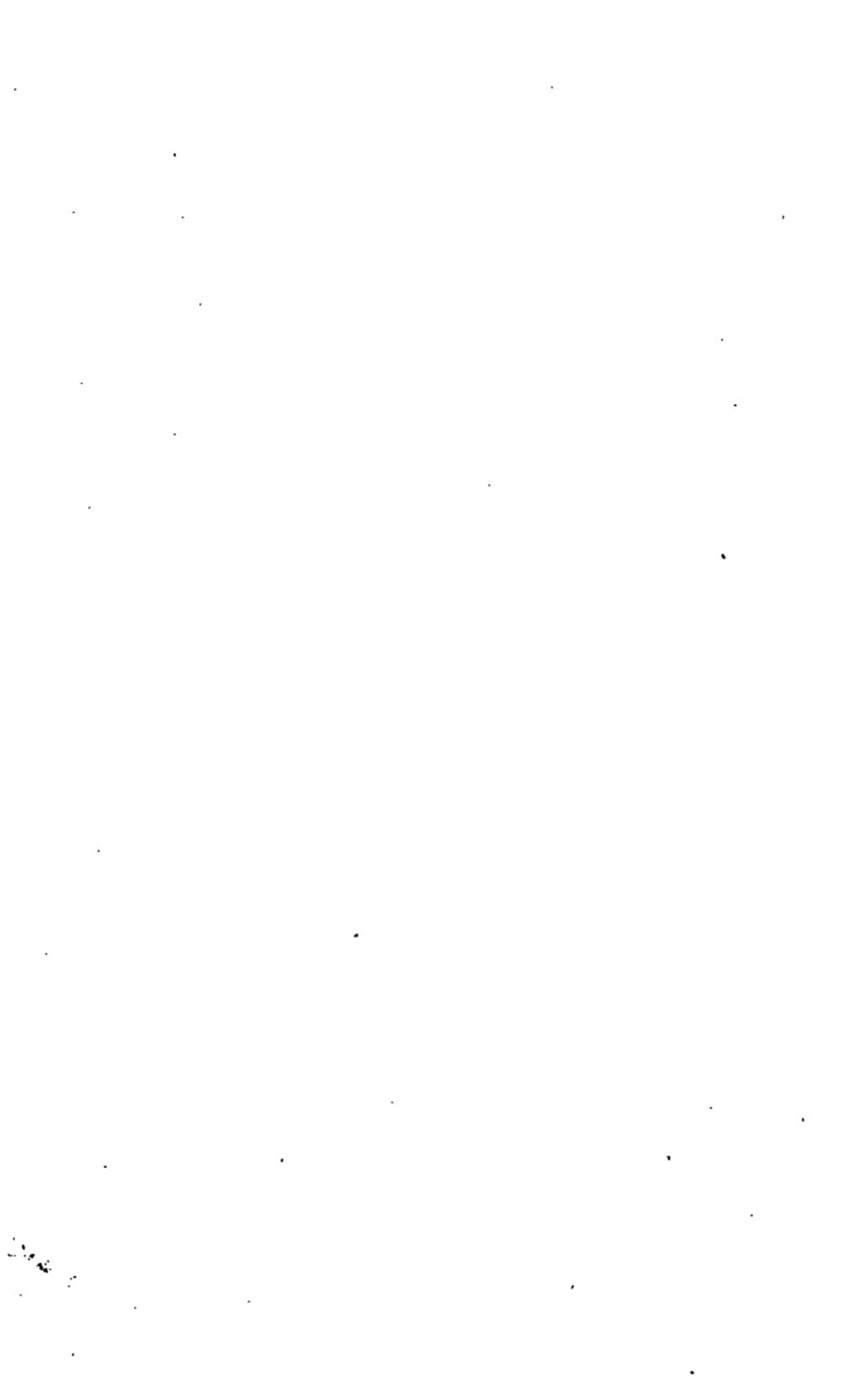
*NIENTA*

*nrf*

GALLIMARD







# ***NIENTA***

DU MÊME AUTEUR :

MORT D'UNE ÉTOILE, *roman.*

NAVIRE DE CHANCE, *roman.*

PAUL D'ESTOURNELLES

# *NIENTA*

*nrf*

GALLIMARD  
Paris — 43, rue de Beaune

Extrait de la publication

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris la Russie.**

***Copyright by Librairie Gallimard, 1934.***

**PREMIÈRE PARTIE**



## I

Que j'ai pesamment dormi.

La prison ne m'a pas encore séparé des flancs de la malfaisante qui m'a voulu ici.

Elle me regarde. Ses yeux me guettent par en dessous la ligne bleue des cils, fixement. Elle me laisse tout le temps qu'il faut pour que je sois assuré qu'elle est là, que c'est bien elle, Nienta, adossée au rebord de la fenêtre dans la chambre de Pensacola. Elle porte la robe qui laisse émerger cette peau sombre où il y a du soleil et du sable blanc, des petites flèches de ce sable blanc de Floride, plus fin que la poussière d'or et qui vous brûle la plante des pieds sur la plage. Elle me regarde. Elle respire devant moi bien placidement. Ses petits seins durs reculent et avancent. Il me semble qu'elle vient de s'ap-

---

## NIENTA

---

procher de moi : mes bras s'ouvrent comme pour la saisir. Elle oublie que je suis enfermé ici. Elle me regarde comme si j'étais encore avec elle, dans cette chambre où j'étais libre. Je me débats contre elle. Je lui crie : « Nienta ! ce jeu est insupportable ». Et elle rit. Tout à coup, le rire résonne dans cette cellule même. Je me bouche les oreilles. Je pousse l'extravagance jusqu'à me boucher les oreilles contre ce rire, tout en sachant fort bien qu'il n'en vibrera que plus clair, que plus mordant, que plus pénétrant en moi. Voilà où j'en suis.

Qu'on la remplisse, cette cellule, jusqu'à la fenêtre barrée, de livres exemplaires sur la démente des victimes de l'amour, que je les lise un à un, sachant par cœur les plus importants passages, cela ne me servira à rien.

J'ai de la mémoire.

Malgré cela et pour cela je me précipiterai comme un chien qui a soif chez Nienta.

Ce ne sera pas la première fois qu'elle m'aura fait courir. Que j'aurai voyagé pour elle ! Aussi follement que ma plume qui n'écrit que pour marquer de son nom le papier chipé à la corvée d'emballage.

---

## NIENTA

---

Elle n'est pas toujours posée comme aujourd'hui devant la fenêtre. Il m'arrive de la surprendre pendant qu'elle gambade sur la plage. Il faut l'avoir vue « faire l'étoile » pour comprendre : elle marche devant moi, souplement, et puis elle accentue les foulées, et tout à coup elle plonge : ses lèvres vont baiser le sable, sa jupe s'envole et l'emporte, elle marche sur les mains; sa jupe s'ouvre comme ferait la corolle d'une primevère.

J'écris son nom, à la dérobée je trace des signes qui forment les seules lettres que j'aime. Avec le doigt, parfois, quand nous défilons en rangs serrés au ras des murs, j'étends le dessin tout le long du plâtre : les six lettres durent le temps qu'il nous faut pour avancer des cellules à la cour intérieure.

Et c'est tout ce qui m'intéresse. Tout commence depuis le jour où je l'ai rencontrée. Aujourd'hui et ici. Passé trente ans. Je reste assis des heures à croire que je la contemple. C'est là une assez grande folie pour occuper toute la scène, tout le temps.

Son corps est si beau que je ne le touche pas avec mes mains, je l'écarte avec mes bras et je

---

## NIENTA

---

le regarde. Elle dort de son pesant sommeil qui m'attirera dans le puits du monde. Je m'élançe contre elle et ne la vois plus. Je suis plus heureux qu'Icare, mes ailes fondent beaucoup plus lentement. J'ai appris à supporter le soleil de la passion jusqu'à ce qu'il fasse jour. Alors je tombe épuisé et quand j'ouvre l'œil elle n'est plus à côté de moi, elle m'a laissé le creux chaud qu'a fait son corps dans les draps. Et ce creux je le baise comme si tout ce que je veux avant de mourir était de sentir cette odeur de fille.

On nous interdit tous les livres — exception faite pour les Evangiles — et c'est tant mieux. Les illettrés font remuer les lèvres toujours sur les mêmes passages, et c'est là un exercice quand même assoupissant, pour le soir. Les autres lisent d'autres histoires à travers les lignes, ou bien crayonnent clandestinement, comme moi, dans les marges. Elle rirait bien fort si elle me voyait dans cette posture sournoise, les genoux sous le menton.

Tout de suite je pense à sa haine.

Sans doute Nienta déteste tous les hommes, mais moi, comme elle me hait plus que chacun des autres et tous les autres réunis.

---

## NIENTA

---

Je le jure : quand elle m'aimait c'était tout à coup comme une énorme vague ennemie qui s'abattait sur ma poitrine. Elle haletait pardessus moi avec des yeux qui voulaient le plaisir contre les miens. Je fermais alors les yeux et j'entendais seulement son souffle, il chauffait mon cou, courait vers mes joues, et, subitement, mourait sur ma bouche.

Je la retrouverai. Jamais je ne ferai les trois ans ici. Je m'évaderai et je m'arrangerai pour la surprendre dans sa chambre, sur le port, avant que le soleil n'ait réchauffé la maison que je veux revoir.

La mer n'est pas loin. Nous la sentons tous au travers des murs. Elle monte vers nous depuis la baie de Pensacola. Certains, dont la cellule est située tout à fait au sud, disent qu'ils entendent les sirènes des navires.

C'est la saison des brumes sur le golfe du Mexique. Les cargos du matin déchargent le long des quais des sacs de riz humides que le soleil de tout à l'heure sèchera. Des petites filles qui ressemblent à Nienta enfant, contemplent

---

## NIENTA

---

les manœuvres. Elles restent immobiles durant des heures, pieds nus, sur les pontons de bois. Leurs jupes de toile raide se cabrent dans le vent. Si je dis qu'elles ressemblent à Nienta enfant, c'est que j'en suis venu à envier cet amant qui eût connu, en vérité, une Nienta depuis cet âge, depuis l'époque où moins haute que les maïs de son pays, elle écoutait, jambes croisées, les grosses sauterelles du soir, la tête contre l'épaule de son père, ce travailleur ivrogne du Mexique qui lui trouva le plus beau des prénoms. Oui, ce soleil-là brillerait aujourd'hui encore, en dépit de toute cette clarté de l'enfance où je pourrais me plonger avec elle, jouer avec elle, la suivre même depuis l'époque où elle apprenait les premiers mots français, dans la salle d'école de Bâton-Rouge.

Voilà bien le pire danger des cellules! L'invention de préludes aussi printaniers. L'invention de tout ce qui prolongerait la naissance d'une passion qui se garda bien, en fait, de prévenir avant d'éclater.

Non, les signes du ciel de New-York n'étaient pas aisément déchiffrables ce matin d'avril où je marchais le nez en l'air au coin de la Cin-

---

## NIENTA

---

quième Avenue et de Madison Square. Cet immeuble d'angle m'amusait. C'était le premier immeuble qui me rappelât l'image que je me faisais, en France, des buildings, avant de les connaître. Vraiment, il vous collait le vertige. Il ressemblait à un immense pare-neige comme il y en a à l'avant des locomotives du Canada. Et à mesure que je m'approchais il s'avancait vers moi, tout sale et gris mais puissant, lourd, poussé surtout comme par toute la ville, celle qui surgit par derrière, appuyée sur l'Hudson. Le vent de printemps sifflait dur. Enfin je parvins au pied même du bâtiment. Il était horriblement laid. Je regardais ces minuscules étages mornes depuis le sommet et mes yeux descendaient comme les ascenseurs jusqu'à ce que soudainement au premier étage, tout clair et visible, ils s'arrêtassent. Je contemplais une cage à panthères, à tigresses, à léopards, mais tous ces fauves étaient des femmes, des mannequins qui passaient des fourrures et les promenaient sur elles devant d'invisibles clients. Elles passaient en grand nombre tout au ras de la fenêtre, et je voyais leurs cheveux, et même le haut de leurs nuques blondes, rousses,

---

## NIENTA

---

brunes. Cela me distrait; puis, comme j'allais continuer mon chemin, le léopard se retourna, un assez petit léopard bien vif et tout brun. Il colla le nez à la vitre et m'aperçut. Aussitôt il sourit, si près de la vitre qu'il devait la mouiller de ses belles lèvres — et puis il disparut. Et moi comme un fou tout de suite et déjà, j'entrai dans le building et, arrivé à l'étage de la solde, me déclarai candidat acheteur de fourrures.

Mais le léopard n'était plus là.

De plus en plus embarqué je questionnai une vendeuse :

— N'auriez-vous pas un manteau de léopard?

— Mais si, Monsieur...

Ce fut la femme du patron qui le passa. J'étais désespérément triste — je soupirai exagérément et dis : « Je ne puis me décider, je reviendrai demain. »

Tout le monde se mit à rire : « Demain, me dit-on, la boutique est fermée. Vous ne pensez pas que sans solde on vous laisserait ce manteau à quatre-vingts dollars? »

Je bredouillai des excuses et sortis, mais,

---

## NIENTA

---

dans le couloir, juste devant les ascenseurs je la vis.

Et tout aussitôt je lui parlai comme si je la connaissais depuis toujours, je lui dis : « Vous m'en jouez des tours! Est-ce qu'on disparaît comme ça sans prévenir? »

Elle me fit voir ses splendides dents et murmura tout doucement, en français, avec un léger accent du Sud :

« Ce n'est pas plus gentil ici? »

Avec quelle facilité je l'aurais prise dans mes bras, là tout de suite! Je lui dis, en français bien entendu :

— Si je viens vous chercher ce soir, dînerez-vous avec moi?

Elle me répondit :

— Mais oui. Si vous voulez bien manger tard à cause de la solde.

Et elle me tendit la main. Cela ne m'était pas arrivé depuis que j'avais quitté la France qu'une fille me tendît la main. Je la serrai. Et puis je me dégageai vivement. Elle était trop chaude et vivante, trop semblable au toucher à un oiseau.

Le soir nous dînâmes ensemble. Elle était

---

## NIENTA

---

toute joyeuse, tout animée. Moi aussi j'étais gai, tout à fait allégé par ce souffle frais de la chance qui nous avait réunis.

Elle ne me posa aucune question, ni sur qui je pouvais être ni sur mon passé, elle se contentait de me regarder, la tête légèrement inclinée en arrière de toute l'attention de ses yeux. Je me disais bien qu'il y avait dans cette attitude comme un défi, mais cela me stimulait d'être ainsi provoqué par la jeunesse de cette fille dont les bras nus ressemblaient, éludant le velours sombre de la robe, à de belles ailes repliées.

Vers la fin du dîner elle se mit à me raconter des histoires sur son enfance passée parmi les travailleurs des plantations de Louisiane. Je l'écoutais, déjà pris par ce désir de la retrouver quelque part, vivante avant ce jour où je la voyais pour la première fois. Hâtivement je construisais, en m'aidant de ses paroles, des sortes de pistes où je savais que je pourrais un jour la rattraper. Déjà, c'était de l'ivresse, dès le sortir de ce restaurant je pensais « je l'emmène avec moi. Elle ne me quittera plus. » Et pourtant ce n'était rien. J'aurais pu à cette heure même rompre le charme, car j'étais encore per-



ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE  
(EXTRAIT DU CATALOGUE)

**BAGNES ET PRISONS**

HENRI DANJOU : La Belle.....	15 fr.
JACK BLACK: Rien à faire, <i>Souvenir d'un cambrioleur américain.</i> (Tr. de l'anglais par M. Lemierre) .....	12 fr.
EUGÈNE DIEUDONNÉ : La Vie de Forçats (Coll. « Les Documents bleus ») .	15 fr.
MARIUS LARIQUE : Dans la Brousse avec les Evadés du Bagne (Coll. « Succès ») .....	5 fr.
» » Les Hommes punis (Coll. « Succès ») .....	5 fr.

**LE GANG ET LES GANGSTERS**

Collection « LES LIVRES DU JOUR »

DONALD HENDERSON CLARKE : Louis Beretti (Tr. par Jeanne André-Demaison) .	15 fr.
CHARLES WALT : L'Amour à Chicago (Tr. par Jacques de Lauwe).....	15 fr.

Collection

« LES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES »

DASHIELL HAMMETT : La Clé de Verre (Tr. par P. J. Robert) .....	12 fr.
» » La Moisson Rouge (Tr. par P. J. Herr).....	7 50
» » Le Sang Maudit (Tr. par Marcelle Gauwin) .....	6 fr.
RAOUL WHITFIELD : Les Emeraudes Sanglantes (Tr. par Marcel Duhamel).	12 fr.
RAOUL WHITFIELD : La Mort du Maestro (Tr. par Marcel Duhamel) .....	7 50

**LE MEXIQUE**

MARTIN-LUIS GUZMANN : L'Ombre du Caudillo (Tr. de l'espagnol par Georges Pillement) .....	15 fr.
JOSEPH HERGEISHEIMER : Tampico (Tr. de l'anglais par M. Bec)...	12 fr.